

Faire preuve d'empathie : jusqu'où ?

Alice me voit pleurer. Elle me demande ce qui m'arrive. Je lui explique que je viens d'apprendre le décès d'un ami. Elle me demande de qui il s'agit. Elle cherche des informations le concernant sur internet. Je lui raconte quelques souvenirs. Elle me dit comprendre ma tristesse et trouve quelques formules pour essayer de me consoler. Je dois bien admettre que ce bref échange m'a fait du bien.

Roger m'interpelle : il exprime son mécontentement. Je ne m'occupe pas assez de lui. Hier, je ne lui aurais pas adressé une seule fois la parole, ce qui est vrai : je l'ai laissé assis sur un fauteuil toute la journée. Et ce matin, il me reproche de l'avoir bousculé, et même fait mal en le changeant de place. Je trouve sa colère et sa déception légitimes, et promets de faire un effort.

Dans le premier cas, j'ai bénéficié de l'empathie d'Alice : je me suis senti entendu dans ma douleur et ce dialogue m'a apaisé. Dans l'autre cas, j'ai fait preuve d'empathie à l'égard de Roger. J'ai essayé de comprendre son point de vue.

Celui qui manifeste de l'empathie envers un autre accueille sa souffrance avec respect et compréhension, sans toutefois partager son vécu. L'empathie est donc un entre-deux : elle ne se confond pas, d'un côté, avec la sympathie ou compassion où les deux personnes partagent une même émotion (mouvement qui peut dégénérer en hystérie collective) ; une certaine distance subsiste donc mais qui n'est pas non plus, d'un autre côté, de l'indifférence (laquelle peut prendre la forme monstrueuse du psychopathe). On ressent la peine de l'autre, on est touché par elle, mais elle demeure pourtant celle de l'autre. Voilà pourquoi, concrètement, cette façon singulière d'être interpellé se traduit généralement par une troisième attitude possible : on se sent tenu de lui répondre, en venant en aide à la personne en difficulté.

Dans le cas d'Alice et Roger, un détail mérite cependant d'être ajouté : ce sont deux robots (humanoïdes) programmés pour tenir compagnie à des personnes seules, par exemple des personnes âgées. Ces machines ne ressentent bien sûr aucune émotion. Mais leur programme leur permet d'en exprimer comme si elles en éprouvaient : par exemple, Roger peut dire « Aie, j'ai mal » quand on le fait tomber. Ou bien ces robots peuvent décoder des expressions humaines et les associer à des phrases appropriées qu'ils doivent prononcer. Alice peut se dire triste ou préoccupée si elle identifie que quelqu'un pleure, ou apeurée si elle décode un comportement violent. Dans les expériences menées jusqu'ici¹, l'être humain peut donc avoir l'impression de se sentir réellement entendu par une machine, ou peut réellement être touché par le sort qui lui est réservé comme s'il s'agissait en définitive d'une personne... homme ou femme.

Voilà qui interroge l'empathie d'un jour nouveau. Consiste-t-elle vraiment à se laisser toucher par la souffrance de l'autre ? Ou bien seulement par les signes objectifs de cette souffrance (des cris, des pleurs, des grimaces, un teint pâle, un air fatigué, etc., soit ce qu'un robot peut à son tour imiter, au même titre, d'ailleurs, qu'un manipulateur ou un comédien) sur lesquels nous projetons nos émotions ? Et se sentir entendu dans sa propre souffrance, est-ce autre chose, en définitive, que recevoir les signes convenus (fixés par notre culture) qui créent l'impression bien réelle d'être rejoint et donc de n'être pas seul avec ce que l'on vit² ? S'il n'est question que de signes objectifs à émettre

¹ Cfr le film documentaire *Ik ben Alice*.

² La question se pose aussi dans notre relation avec les animaux, et pas seulement avec les robots.

pour produire un tel état psychique, un robot peut faire l'affaire. Bref, il n'est pas évident de savoir si l'empathie est nécessairement une relation privilégiée de personne à personne, d'âme à âme. Et il n'est pas d'avantage évident de savoir ce qui s'échange dans une telle relation teintée d'empathie ni même d'ailleurs s'il s'échange quelque chose.

Voilà pourquoi, avant d'aborder les questions éthiques liées à l'empathie, de nombreux auteurs tentent, dans ce numéro d'*Ethica Clinica*, de préciser ce qu'est cette relation particulière, et avec quoi il ne faut pas la confondre. En quoi consiste cette étrange alchimie entre deux humains ? S'agit-il d'ailleurs d'une alchimie entre deux humains ? Est-elle l'objet d'un apprentissage... ou d'un programme ? Ou bien s'agit-il d'une prédisposition naturellement plus développée chez certains individus ? Chez tous, l'empathie peut-elle être empêchée, étouffée, ou détruite ? Si oui, en étant soumis à quels conditionnements, à quel type de contraintes, à quelle pédagogie ? Peut-on, comme on tente de le faire à l'examen d'entrée en médecine, l'évaluer ? Sur quels critères ? Tant qu'on ignore ce qu'est l'empathie, il est impossible de répondre à ces questions.

Cela dit, sur le plan éthique, la question sans doute la plus importante est la suivante : l'empathie que l'on éprouve pour un patient peut-elle, oui ou non, altérer la prise d'une décision juste ? Dans certaines situations, en effet, on peut se retrouver partagé entre la souffrance, l'épuisement et les refus exprimés par son patient d'une part et d'autre part les soins ou l'opération nécessaires pour lui assurer une bonne qualité de vie à l'avenir³. Le cas – qui peut être considéré comme paradigmatique – de la pédiatrie est révélateur. On peut comprendre qu'un tout jeune enfant pleure, hurle, se débatte devant la seringue qui l'effraie. On peut bien garder une certaine distance professionnelle, il est difficile de ne pas percevoir ce qu'éprouve dans ces cas-là cet enfant... et de rester impassible. Par empathie – on ressent trop bien ses terreurs –, faut-il alors renoncer aux soins nécessaires (ou tout au moins les reporter), ou bien doit-on se déconnecter de toute forme d'empathie, au risque de sombrer dans une sorte d'indifférence provisoire – tant pis pour ce qu'éprouve cet enfant ! –, et donner sans état d'âme le soin que la raison médicale commande ?

Sans doute faut-il cultiver l'empathie. Mais il n'est pas impossible que ce soit pour apprendre à en user comme il se doit selon les circonstances rencontrées. Faire preuve d'empathie, et parfois s'en abstenir, pour que le meilleur advienne à chaque fois. Une question, néanmoins, subsiste : qui définit le « meilleur » ?

Jean-Michel Longneaux

³ Cfr *Ethica Clinica* n° 66 : « Soigner contre la volonté du patient ».